

[Accueil](#) | [Culture](#) | [Théâtre](#) | Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes

Théâtre, danse et humour

Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes

Pour marquer la rentrée scénique de janvier aux quatre coins de la Suisse Romande, zoom sur dix univers créatifs qui séduisent le public.



Natacha Rossel

Publié: 14.01.2025, 13h35



Nathalie Lannuzel, à Vidy, présente l'une des pièces phares de ce début d'année 2025, «Sagrada Familia».

FLORIAN CELLA/VQH



Écoutez cet article:



00:00 / 19:20 1X

[BotTalk](#)

Le temps des Revues de fin d'année est achevé (ou presque, certaines jouant les prolongations), place à la rentrée... florissante. Preuve que la création romande galvanise, plusieurs pièces affichent déjà complet – au TKM à Renens, «La crise» de Coline Serreau, mise en scène par Jean Liermier, ne connaît pas la crise... D'autres marqueront les esprits, comme «Sagrada Familia», de Nathalie Lannuzel, une pièce qui lève un coin de voile sur l'un des grands tabous de notre société: l'inceste. Un spectacle porteur d'espoir à voir au Théâtre de Vidy à Lausanne, puis à Yverdon et Nyon.

Preuve aussi que la création romande fourmille, les artistes nous emmèneront dans des univers bigarrés. Ils nous raconteront des histoires parfois cocasses, parfois sombres, mais toujours porteuses d'espoir. Sur scène, on rencontrera des naufragés, des jeunes perdus dans un monde en flammes, un prodige des maths et «un obscur metteur en scène» en pleine tournée d'adieu sous les projecteurs. Nous avons choisi neuf créatrices et créateurs à suivre en ce début 2025.

Nathalie Lannuzel

La main d'un père qui saisit le poignet de sa fillette, dans le noir... et le black-out. Petite, Nathalie Lannuzel a vécu l'inimaginable. Cette réminiscence, fugace mais ancrée dans son esprit, a ouvert l'écriture de «Sagrada Familia». Ce spectacle qui raconte le tabou ultime de l'inceste, à l'affiche du Théâtre de Vidy puis au TBB à Yverdon et à L'Usine à Gaz à Nyon, la metteuse en scène l'a voulu lumineux, porteur d'amour. Parce que le théâtre a le pouvoir de sublimer les traumatismes.

Au fil de sa vie d'artiste, Nathalie Lannuzel a creusé son sillon dans les arts vivants en tant que comédienne, metteuse en scène et di-

rectrice pendant douze ans de l'école des Teintureries, à Lausanne. Aujourd'hui, elle révèle un pan de son passé familial à travers l'écriture, dans un texte serti de poésie, sans rage, mais avec la fureur d'être libre. Interview.

Vous dévoilez une part très intime de votre histoire dans ce spectacle. Quel a été le moteur de l'écriture de ce texte?

J'ai travaillé par constellations. J'ai beaucoup de carnets de notes, de fragments de textes dans lesquels je creuse cette intuition qu'il est possible de sortir d'un trauma. La pièce se compose de passages issus de mon journal « Chronique d'un deuil » que j'ai tenu en 2009 après une visite à ma mère, et de textes plus récents.

Ecrire autour de la famille m'accompagne depuis toujours. Le premier déclencheur de l'écriture de ce spectacle a donc été cette visite dans la maison familiale avec ma mère. J'ai découvert qu'elle avait rangé tous mes dessins d'enfant dans les affaires de mon père. J'ai décidé de les récupérer. Après cet événement, j'ai compris que je devais aller plus loin dans la libération, dans la reprise en main de ma vie, de ma puissance, de mon existence.

L'écriture a donc été un exutoire...

Quand je me suis mise à écrire pour la pièce, pour le théâtre, j'ai entendu parler la mémoire de mon corps. C'est devenu le fil rouge de tout le spectacle : la première scène évoque ce moment où mon père a saisi mon poignet dans le noir... Tout au long du texte, une voix, celle du corps, rappelle cette nuit volée à l'enfance. Pour que le jour puisse se lever.

A quel moment en avez-vous parlé pour la première fois de ce que vous avez vécu?

J'ai su toute petite que je vivais quelque chose de transgressif. J'ai essayé d'en parler, mais le déni familial et sociétal a immédiatement pris le dessus. Alors je me suis tue. Plus tard, j'ai interrogé mon père quand j'avais 18-19 ans, comme si lui seul pouvait entendre. Il a d'ailleurs reconnu certaines choses, mais il m'a aussi dit

qu'il ne pensait pas m'avoir fait du mal, et il était sûr que j'avais oublié. Il comptait sur mon oubli d'enfant. Il m'a fallu encore bien des années pour libérer ma parole. Aussi parce que je ne voulais pas apparaître comme une victime, être identifiée par ce que j'avais vécu. Je voulais me construire en dehors de cette violence. J'avais environ 35 ans quand j'ai décidé de parler.

Quel a été le déclencheur?

Il y a eu plusieurs éléments. Une conférence de Boris Cyrulnik, qui compare l'inceste à un génocide. Cela a été un déclic libérateur, qui m'a décidée à prendre une lampe torche pour partir à la recherche de ce qui avait été fracassé en moi. Cette quête est devenue plus active après mon premier divorce, lorsque je me suis retrouvée seule à affronter mes peurs. Je voulais comprendre. Il y a aussi eu la naissance de ma nièce: j'ai ressenti de la terreur à l'idée que ce schéma se reproduise, qu'elle vive à son tour ce que j'avais vécu. Je voulais l'empêcher. Cela a réveillé la guerrière en moi.

Comment votre famille a-t-elle reçu cette vérité?

Quand j'ai parlé, je suis devenue la coupable, celle qui avait brisé les liens de la famille. J'ai été considérée comme une traîtresse.

Après avoir libéré votre parole dans l'espace familial, vous portez aujourd'hui cette histoire dans l'espace public. Que souhaitez-vous transmettre?

Petite, je pensais que j'étais seule à vivre. Aujourd'hui, en libérant ma parole, je me rends compte que mon vécu fait écho à tout un pan de l'histoire de notre société. Le système patriarcal est composé de réflexes incorporés et normalisés qui ont rendu «acceptable» l'inceste. Je sais qu'il y aura dans le public des personnes qui ont subi des actes incestueux – et sans doute aussi des agresseurs, peut-être qu'ils entendront eux aussi que quelque chose change... Avec «Sagrada Familia», je souhaite faire œuvre commune. Mon écriture est pétrie de ma blessure, mais il y a beaucoup d'amour, et d'humour, dans mon texte. Je voudrais que ce spectacle soit

comme un cadeau aux gens, un message qui leur dirait: «Oui, tu peux en sortir.»

Pourquoi avez-vous choisi le titre de *Sagrada Familia*, la Sainte Famille?

La vie qui nous est transmise par nos parents est sacrée. Mais la société nous a conditionnés à l'idée que l'amour familial est un devoir, or l'amour c'est un mouvement de vie. Un mouvement qui nous amène justement à sortir de sa famille pour être soi. Dans la pièce, j'ai voulu être fidèle à moi-même et à l'amour que je ressens pour ma famille, en disant les choses avec clarté. En y mettant la lumière.

Votre mère a-t-elle reconnu et accepté ce que vous avez vécu?

Elle a fini par admettre ce qui s'était passé, avant son décès en 2017. Par reconnaître son déni. Au moment où j'ai mis à jour ce que j'avais vécu, j'ai peut-être fait ce que ma mère aurait voulu faire, mais qu'elle n'a pas pu faire, pour de multiples raisons. Elle m'aimait, la question n'est pas là, mais son déni m'a fait me poser beaucoup de questions sur l'amour maternel. C'est d'ailleurs un thème que j'aimerais explorer après «*Sagrada Familia*». De mon côté, j'ai fait le choix de ne pas avoir d'enfants, car je ressentais une hantise à l'idée de reproduire un schéma de domination. Et puis je ne me sentais pas libre, une petite fille en moi n'arrêtait pas de trembler. J'avais peur de ne pas pouvoir être la mère que j'aurais voulu être. Je devais m'occuper d'elle avant.

Avez-vous annoncé à votre père que vous aviez écrit une pièce sur votre histoire?

Je ne lui parlais plus depuis plusieurs années, mais je pense qu'il l'a su, d'une manière mystérieuse. Il est décédé l'année dernière, quelques jours après l'annonce du spectacle à la présentation de saison du Théâtre de Vidy...

«Sagrada Familia», Théâtre de Vidy, du 31 janvier au 14 février, TBB
Yverdon le 11 mars, Usine à Gaz à Nyon, 13 et 14 mars

Romain Daroles

À une lettre près, Daroles sonne comme «paroles». Ça tombe bien, Romain Daroles aime les mots. Sur scène, le comédien parle, devise, beaucoup. Avec verve, aisance et intelligence. On l'a découvert, hilarant, dans «Phèdre!», ode décalée à Racine, créée par François Gremaud pour les gymnases et devenue succès mondial (si, si, même le «New York Times» en a parlé dans ses coups de cœur du Festival d'Avignon). Dans ce seul en scène, Romain Daroles irradie de drôlerie en fan absolu de l'héroïne racinienne. La success story continue: la pièce a dépassé les 500 représentations, et plusieurs dates sont prévues en Suisse et en France ce printemps.

On retrouve aussi Romain Daroles dans «La crise» de Coline Serreau, mise en scène par Jean Liermier, actuellement en tournée. Il excelle dans le rôle de Michou, SDF paumé au grand cœur, un rôle à contre-emploi pour le comédien plus habitué à des formats plus contemporains. À l'image d'«Ars Nova», sa dernière création avec la compagnie La Filiale Fantôme, à l'affiche en février-mars au Théâtre de Vidy. Une pièce sans paroles, contre-pied à son naturel disert: «Dans mes spectacles, je parle beaucoup, sourit-il. J'ai donc voulu laisser place à la contemplation.»

Cette partition pour quatre interprètes nous entraîne dans une dystopie où l'opéra serait mort. Des scientifiques se mettent alors à mener des recherches dans un sol volcanique, d'où surgissent des sons, ceux de l'opéra. «Je suis parti du postulat des gens qui affirment que c'est un genre moribond. J'ai donc imaginé un monde où il aurait vraiment disparu.» Le titre de la pièce fait écho à un mouvement musical, né au Moyen Âge pendant que frappait la peste noire. «Ce projet est né juste après le Covid, il questionne la mélancolie, la notion de «broyer du noir». Mais avec cette idée de

l'opéra qui renaîtrait au monde, comme le phénix renaît de ses cendres.»

«*La crise*», TKM, Renens, jusqu'au 19 janv., *Équilibre*, Fribourg, 23-24 janv. et Théâtre du Jura, 29-30 janv. «*Ars Nova*», Théâtre de Vidy, Lausanne, du 26 fév. au 9 mars.

Brigitte Rosset

Brigitte Rosset dans la salle de théâtre du Crève-Cœur.

Lucien FORTUNATI

Rien n'arrête Brigitte Rosset. La pétillante comédienne et humoriste est à l'affiche de «*La crise*» de Coline Serreau, dans une mise en scène enlevée signée Jean Liermier, au TKM à Renens puis à *Équilibre* à Fribourg, et au Théâtre du Jura à Delémont. Son duo intimiste avec Marc Donnet-Monay, «*On ne se mentira jamais*», comédie douce-amère d'Eric Assous sur les aléas du couple, poursuit

son odyssée sur les scènes romandes après sa création couronnée de succès au Théâtre Boulimie, à Lausanne.

Insatiable, la Genevoise crée cette année un nouveau solo en scène, avec un titre tout en rimes: «Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon», à savourer au Théâtre des Osses à Givisiez (FR), puis en tournée dans plusieurs salles de Suisse romande. L'écriture de ce solo découle du décès de sa maman et du passage du cap de la cinquantaine. Sur scène, elle ravivera ses souvenirs d'enfance – «les tendres, les joyeux, ceux qui le sont moins, les cocasses, les incroyables et les futiles» – pour raconter comment ils ont façonné la Brigitte d'aujourd'hui... et des cinquante années à venir! La mise en scène est signée Christian Scheidt, complice de longue date. Ensemble, ils ont créé «La Locandiera, quasi comme» et «Les femmes (trop) savantes», relectures galvanisantes des comédies de Goldoni et de Molière.

Brigitte Rosset sait comme personne d'autre allier l'autodérision aux émois intérieurs. Conteuse des tracasseries du quotidien, piquante sans une once de méchanceté, elle conte son séjour en maison de repos, après une rupture avec son «canard», dans le touchant et hilarant «Smarties, Kleenex et Canada Dry», ou sa retraite spirituelle dans les savoureux «Ma cuisine intérieure», garnie d'une galerie de personnages hauts en couleur. En 2015, elle décrochait un des Prix suisses des arts de la scène en tant qu'«actrice exceptionnelle», décrite comme «une comédienne débordant d'énergie». Dix ans plus tard, ce peps reste une source de création jouissive.

«On ne se mentira jamais», en tournée romande. «Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon», Théâtre des Osses, Givisiez, du 13 fév. au 2 mars, salle de l'Inter, Porrentruy, 8 mars, Théâtre de Grand-Champ, Gland, 19 et 20 mars, Casino-Théâtre, Genève, du 21 au 24 mai, et Morges-sous-Rire, 17 juin. Toutes les dates sur www.brigitterosset.ch

Robert Sandoz, directeur du Théâtre du Jura, dans la future salle du tout nouveau bâtiment.

Yvain Genevay / Tamedia

Ne nous inquiétons pas trop vite, l'homme est facétieux... «Le dernier spectacle» de Robert Sandoz ne sera sans doute pas son ultime création. Car le prolifique metteur en scène et comédien, adepte de l'egofiction, a un dada: entremêler le vrai et le faux, triturer la réalité pour inventer des spectacles qui nous laissent bas. Ainsi, dans «Mon père est une chanson de variété», fantaisie musicale de haut vol, Robert – le narrateur – s'inventait un père célèbre sur fond de tubes intemporels.

Dans «Le dernier spectacle», donc, Robert Sandoz imaginera son au revoir à la scène. «Si les rock stars font des tournées d'adieu, les obscurs metteurs en scène ne peuvent-ils pas prendre congé spectaculairement?» Il a bien raison. À défaut de Wembley, la pièce sera créée en janvier au Théâtre du Passage, à Neuchâtel, puis tournera à Nuithonie à Villars-sur-Glâne, au Reflet à Vevey, au TKM à Renens et enfin, au Théâtre du Jura à Delémont. Le comédien partagera les planches avec trois fidèles complices de sa compagnie

L'outil de la ressemblance: Yvette Théraulaz, Adrien Gygax et Davide Autieri.

L'année 2025 sera aussi une année de transition pour Robert Sandoz, puisqu'il quittera la direction du Théâtre du Jura pour reprendre les rênes du Passage, à Neuchâtel. Le Chaux-de-Fonnier a œuvré à la création d'un théâtre à Delémont, dont le dessein était d'amener la culture aux confins des grandes villes. Pari réussi: inaugurée en 2020, la salle a atteint un taux de remplissage de 87% en 2022.

Alors, pourquoi quitter ce beau vaisseau aussi vite? «Le Théâtre du Passage, c'est l'endroit où j'ai fait mes premières créations professionnelles, où j'ai été programmé quasiment chaque année durant vingt-trois ans, j'y ai dormi, mangé, écrit dans des coins cachés sur certains murs... C'est le seul théâtre qui pouvait me faire partir du Théâtre du Jura», a-t-il confié lors de sa nomination. Nul doute que Robert Sandoz marquera la salle neuchâteloise de sa patte généreuse, inventive et pleine de fantaisie.

«Le dernier spectacle», Théâtre du Passage, Neuchâtel, du 19 au 15 janv., Nuithonie, Villars-sur-Glâne, 28 janv., Le Reflet, Vevey, 1er fév., TKM, Renens, du 13 au 18 mai et Théâtre du Jura, Delémont, 4 juin.

Eugénie Rebetez

Eugénie Rebetez, par monts et par vaux.

Andrea Zahler / Tamedia AG

Elle n'est pas vraiment partie mais elle annonce tout de même son «Comeback». Eugénie Rebetez revient sur scène en solo, dans l'écrin du Théâtre Boulimie à Lausanne, en mars, avec un one woman show qui s'annonce à son image: décapant, lumineux et atypique. Dans ce seule en scène, la danseuse et chorégraphe sera, dit-elle, «plus mûre mais aussi plus audacieuse que jamais». Ça promet.

La Jurassienne, aujourd'hui installée à Zurich, a grandi dans une famille portée sur les arts et les lettres. Un père écrivain et journaliste, Pascal Rebetez, et une mère peintre décoratrice et scénographe de théâtre, Michèle Rebetez-Martin. Elle est aussi la sœur d'Augustin Rebetez, plasticien fantasque, et cousine de l'écrivain et scénariste Camille Rebetez. Une constellation magnifique, dans laquelle elle scintille, instinctive et un brin rebelle.

Tout en volupté, Eugénie Rebetez sculpte des chorégraphies hors cadre. On se souvient du tonifiant «Bienvenue», exploration au cœur de son propre corps, mis en scène par son compagnon, Martin Zimmermann. De «Nous trois», trio vivifiant inspiré des relations familiales. Ou de son premier spectacle jeune public, le bien nommé «Ha Ha Ha», seul en scène porté par le performer Tarek Halaby, rieur généreux jusqu'aux éclats.

Prix suisse de la scène en 2013, Eugénie Rebetez fait partie de ces artistes qui galvanisent et font souffler un vent de liberté. On attend son «Comeback» avec impatience.

«Comeback», Théâtre Boulimie, Lausanne, du 4 au 14 mars, Casino Théâtre, Rolle, du 17 au 30 mars, L'Échandole, Yverdon, 10 et 11 mai.

Lionel Fournier

Formé à l'école de théâtre Les Enfants Terribles à Paris, Lionel Fournier n'a rien d'un effronté. L'écrivain, comédien et metteur en scène valaisan est habité par un dessein tout simple: raconter des histoires. Mais il s'engage en théâtre comme sur un terrain de jeu, avec des règles qu'il se fixe: «Je sais qu'il y a des artistes qui ne fonctionnent pas du tout comme ça et pour qui c'est vraiment l'angoisse de se mettre des contraintes aussi fortes. Et moi, au contraire, c'est quelque chose qui me permet après d'aller dans toutes les directions.»

Avec Étéya, sa compagnie émergente ancrée à Sion, il a conté sur scène les émois et les émerveillements d'un homme sur le palier d'un hôtel abandonné, dans «12, rue du Paradis», spectacle adapté à l'écran à la RTS. Il a relaté la rupture d'un couple lors d'une ultime rencontre sur un terrain de tennis, dans «Battue la terre», pièce jouée en plein air. Plus récemment, il a exploré les douleurs qui traversent les corps dans «Les effleuré·e·s». Ce solo à fleur de peau, lancinant, joué entièrement de dos pour mieux faire face au sensible, revient sur les planches en janvier, au Théâtre du Crochetan à Monthey (VS).

Artiste prolifique, Lionel Fournier dévoilera aussi sa nouvelle création, mûrie depuis plusieurs années, une adaptation de son roman préféré, «Océan mer» de l'écrivain italien Alessandro Baricco. Une odyssée théâtrale où se croisent les destins de personnages à la dérive, soudain bouleversés par les réminiscences d'un naufrage. Cette pièce ambitieuse, portée par huit interprètes, sera créée en mai au Spot à Sion, avant de voguer vers le Crochetan, puis vers le Bicubic à Romont (FR).

*«Les effleuré·e·s», du 21 au 26 janv. au Théâtre du Crochetan, Monthey.
«Océan mer», du 7 au 10 mai au Spot, Sion, le 15 mai au Théâtre du Crochetan, Monthey, le 23 mai au Bicubic, Romont.*

Anne Bisang

Figure de proue de la scène romande, Anne Bisang s'engage pour un théâtre citoyen, généreux, fédérateur. Prix suisse du théâtre en 2018 sous le sceau «Liberté et émancipation», l'artiste a porté le flambeau de la Comédie de Genève entre 1999 et 2011, et de celles et ceux qui voient dans l'art le creuset d'une parole humaniste.

Depuis 2021, Anne Bisang tient les rênes du Théâtre populaire romand (TPR) — Centre neuchâtelois des arts vivants, cette scène du peuple fondée dans les années 60. Directrice au regard affûté, elle sait aussi manier les textes avec hardiesse et ardeur dans des mises en scènes amples, toujours investies d'une visée politique. Parmi ses faits d'armes récents, on citera «Small g, une idylle d'été», sorte de thriller théâtral dans le milieu gay zurichois, écrit par Patricia Highsmith et adapté par Mathieu Bertholet.

Son dernier spectacle, l'incandescent «Ça commence par le feu», s'inscrit dans cette veine. La trame de cette pièce de l'autrice française Magali Mougel se noue dans une bourgade brumeuse du massif jurassien. Ses protagonistes, une bande de jeunes sans horizon, sont portés par un vent de révolte. Nous sommes en novembre 1989, le mur de Berlin vient de tomber. La jeunesse découvre aussi un monde en flammes, dans un contexte marqué par les échecs de résolution de la crise climatique.

Créé l'automne dernier au TPR, ce spectacle hybride, entre théâtre et vidéo (signée Camille de Pietro), embrasera le théâtre Nuithonie à Villars-sur-Glâne (FR) puis le Poche à Genève.

«Ça commence par le feu», Poche, Genève, du 20 janv. au 2 fév., Nuithonie, Villars-sur-Glâne (FR), 21 et 22 fév.

Marie-Caroline Hominal

Ne vous fiez pas à son visage d'ange, elle vous déverse ses sortilèges. Juchée sur des talons d'argent comme pour tutoyer le firmament, ou sorcière orchestrant une ronde sépulcrale, Marie-Caroline

line Hominal marque de son sceau singulier la danse contemporaine romande. La Genevoise, consacrée «danseuse exceptionnelle» par les Prix suisses de danse en 2019 et par le Prix de la Fondation vaudoise pour la culture en 2024, fait des étincelles en solo après être passée chez Gisèle Vienne, Gilles Jobin, La Ribot, Marco Berrettini ou William Forsythe.

Artiste cosmique, la danseuse et chorégraphe nous entraîne dans l'envers du décor d'un show, dans le fantasque «Sugar Dance». Elle scintillait sur un camion transformé en piste de danse, dans «Le cirque astéroïde». Ce printemps, le Théâtre de Vidy et la Comédie de Genève redéroulent le triptyque «Hominal/xxx», duos conçus avec un ou une complice.

Le premier opus, «Hominal/Öhrn», a été créé avec le metteur en scène et vidéaste Markus Öhrn. Dans cette danse macabre, Marie-Caroline ressuscite la grand-mère de l'artiste suédois, un sabbat qui remue les tripes. En contraste, dans la pièce «Hominal/Xaba» elle déplie des fils colorés avec la danseuse et chorégraphe sud-africaine Nelisiwe Xaba, nouant une relation joyeuse dans un monde flashy. Le dernier chapitre, la chorégraphe l'a imaginé main dans la main avec son frère, le plasticien David Hominal. Dans «Hominal/Hominal», la frangine évolue devant des toiles peintes en rose par le frangin, leurs univers s'entrechoquent dans un solo sublime.

«Hominal/Xaba», Théâtre de Vidy, Lausanne, du 13 au 15 mars, «Hominal/Öhrn», du 8 au 10 avr. et «Hominal/Hominal», Comédie de Genève, du 3 au 5 avr.

Julien Schmutz

Depuis une vingtaine d'années, Julien Schmutz écume les scènes romandes avec fougue, en héraut de textes d'auteurs contemporains – de l'Italien Eduardo De Filippo au Britannique Martin Crimp, en passant par l'Américain Edward Albee. De sa formation à l'École nationale de théâtre du Canada, à Montréal, le Fribourgeois

a ramené dans sa besace des pièces de dramaturges québécois comme Carole Fréchette, Larry Tremblay ou Michel Marc Bouchard.

Fidèle du Théâtre des Osses à Fribourg, le comédien a notamment joué dans «Thérèse Raquin» de Zola et dans «Cyrano de Bergerac» de Rostand, mis en scène par Gisèle Sallin. Metteur en scène prolifique, il a monté, avec sa compagnie, la bien nommée Le Magnifique Théâtre, une vingtaine de spectacles. On se souvient de sa lecture magistrale de «Douze hommes en colère» de Reginald Rose en 2014, ou de sa version enlevée de «Qui a peur de Virginia Woolf?» d'Albee en 2021.

Sa dernière création s'empare d'une pièce au titre énigmatique, «Le bizarre incident du chien pendant la nuit». Ce roman du Britannique Mark Haddon retrace la quête personnelle de Christopher, jeune autiste et prodige des mathématiques. Un soir, il découvre le cadavre du caniche de la voisine dans le jardin... un incident étrange qui le mènera sur les traces de sa propre histoire. Créé aux Osses, le spectacle entame une belle tournée en janvier au TKM, puis dans plusieurs salles romandes.

«Le bizarre incident du chien pendant la nuit», TKM, Renens, du 21 janv. au 9 fév., Nuithonie, Villars-sur-Glâne, 12 et 13 fév., Théâtre du Jura, Delémont, 18 fév., Théâtre du Crochetan, Monthey, 20 fév., Les Culturailles, Châtel-Saint-Denis, 22 fév., Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains, 26 fév. et Théâtre de Grand-Champ, Gland, 28 fév.

Natacha Rossel était journaliste à la rubrique culturelle et couvrait les arts de la scène. Titulaire d'un Master en Sciences de l'Antiquité, elle a travaillé à «24heures» de 2012 à 2023. Elle est passée également par les rubriques Vaud & Régions et Web. [Plus d'infos](#)

✉ @NatachaRossel

Vous avez trouvé une erreur? [Merci de nous la signaler.](#)

0 commentaires